
Christian Deblock et Michèle Rioux, *De la
nationalisation du monde à la globalisation*, Québec :
Presses de l'Université Laval, 2013, 73 pages.

Denis Lawson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/2677>

DOI : [10.4000/interventionseconomiques.2677](https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.2677)

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Denis Lawson, « Christian Deblock et Michèle Rioux, *De la nationalisation du monde à la globalisation*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2013, 73 pages. », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 53 | 2015, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/2677> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.2677>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Christian Deblock et Michèle Rioux, *De la nationalisation du monde à la globalisation*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2013, 73 pages.

Denis Lawson

- 1 Cet ouvrage court, mais très dense est « une leçon inaugurale du séminaire d'économie politique internationale » autour d'une histoire de la globalisation et du rapport des sociétés à l'économie. Une rupture (Fernand Braudel) de l'histoire qui est un parti pris (p.7.) dans la difficile conceptualisation mondialisation *versus* globalisation ou la controverse entre un concept dit francophone et un autre dit anglophone (p.22.), mais qui semblent tous deux questionner « une sociologie politique de l'économie-monde [nd] ». Un parti pris osé (au regard de la discipline des deux auteurs) dans le champ de l'histoire qui se révèle être une approche qui tranche avec un « habitus » du rapport à l'économie et qui énonce une « nouvelle [...] circulation » (p.8.) Celle « sans précédent historique des marchandises, des services, des capitaux et, peut-être par-dessus tout, de l'information » (*idem*). Même si nous retrouvons avec Braudel une certaine forme de capitalisme marchand de type global autour du XIII^e siècle dans les villes d'Italie du Nord¹. Mais pour eux nous sommes dans un nouveau temps de la globalisation, rupture du temps de la nationalisation et de l'internationalisation, il impacte nos schèmes de représentations tout comme nos idées en transformant notre relation au monde et aux institutions. Ce qui doit nous amener à les « repenser » pour comprendre non seulement le processus de la globalisation de notre temps et sûrement pour anticiper celle à venir, si elle n'est pas déjà là.
- 2 C'est dans le temps de la circulation des objets énoncés (services, capitaux, etc.) signifiant l'entrée dans la nouvelle ère, mais aussi dans le processus écrivant une nouvelle histoire que la globalisation se laisse enfin saisir à travers une présentation raisonnée (*idem*). Celle qui fait *fi*, par mesure de cohérence essentielle à l'approche développée par les auteurs, des efforts d'alignement institutionnel au temps de

l'histoire qui court alors que l'État qui institue semble statique même s'« il n'est pas mort » (p.9.). L'éclatement ou la porosité (*soft view*) de ses frontières suggère en revanche qu'il est hors du temps, sinon de celui du monde, un temps qui n'est plus le national qu'il a été, ni l'international d'ailleurs. C'est le temps de la globalisation ou de la transnationalisation (*idem*) énoncé par deux crises économiques majeures (celles de 1997-1998 et 2007-2008) qui semblent ne pas entamer la décision de changement. Changement institutionnel, changement des idées et des schèmes, de rapport à l'économie, à l'économie politique ou à l'économie politique internationale ? Au-delà de la leçon inaugurale et de son volume court, ces questions seraient probablement intéressantes pour le lecteur qui compte poursuivre la réflexion. Un point sur les efforts institutionnels d'adaptation et ceux nécessaires à l'aune du temps qui court deviennent ainsi incontournables, en admettant qu'idées et institutions préfigurent une meilleure adaptation au temps et l'anticipation de ceux à venir. Dès lors, puisqu'on a identifié le phénomène en quoi consistera le changement institutionnel ? Qui sera responsable du changement institutionnel, de l'adaptabilité au temps de la globalisation ? La globalisation suggère-t-elle une globalisation de l'adaptabilité au temps ? La porosité des frontières confèrerait-elle une adaptabilité interne à chaque État, vu qu'il n'y a pas d'intégration aboutie en termes d'intégration politique (p.18).

De l'introduction

- 3 La note introductive de l'ouvrage s'ouvre sur la question de l'adaptation au temps ou le refus d'adaptation, ou celui du changement alors que le temps de la globalisation est là et s'impose comme un incontournable de « notre époque » (p.11.) à travers « l'expansion [...] les réseaux [...] et la rapidité de la circulation des flux] : information, activités commerciales, financières, humaines » (*idem*). Ce qui amène les auteurs à s'interroger sur un tournant de « l'histoire humaine » dans un monde « plat » intégrant le marché comme norme et le recul des notions de la modernité et de la démocratie libérale : « solidarité, collectivité, identité nationale [victime de la transnationalité] » (p.12, 13). C'est la fin de l'histoire (p.14.) somme toute ? L'individu ou l'homme social, l'homme social ou l'individu ? Nous ne pouvons que considérer sérieusement l'approche des auteurs s'ils sont d'accord avec nous sur la nécessité de « repenser » idées et institutions en acceptant l'entrée dans le temps. Et si nous prenons en compte les tensions provoquées en Europe par la montée des extrêmes et les « nouveaux » discours autour de l'identité nationale, conséquences des deux crises (*supra*), du caractère plat du monde, de la déstructuration des schèmes et des représentations imposées par la vitesse des flux.
- 4 Une question s'impose alors et justifie l'une des affirmations des auteurs : « nos idées, nos visions, et *a fortiori* nos institutions changent moins vite que le monde dans lequel nous vivons » (p.15.). La réforme et le changement ne sont-ils pas *insécures* ? Les frontières ont protégé comme rempart face à l'extérieur, elles étaient régulatrices de flux. Premier élément d'insécurité ce sont les incertitudes du temps de la globalisation conséquence de leur porosité. Deuxième élément d'insécurité c'est l'idée du changement (qui signifie changement de nos représentations et des *habitus*) comme un inconnu pénétrant dans la rapidité des flux, ou le déploiement des firmes transnationales avec leur niveau « d'agressivité ». Troisième élément d'insécurité c'est l'institution en elle-même en tant que concept, mais aussi objet tangible. Une

institution par définition est une chose établie. Donc qui a une temporalité longue (une histoire) dans sa formation et qui par ce fait se fixe, s'enracine. L'institution serait par nature à contre-courant du changement. Ce qui ne veut pas dire qu'elle y est réfractaire. C'est plus dans le changement institutionnel comme moment de tensions, de bouleversement douloureux, d'explosion, de conflit. Dans la question, quel doit être le sens de la révolution – bonne ou mauvaise, positive ou négative, nécessaire ou pas – il y a l'idée qu'aucun décideur politique ou acteur, capable d'influer un changement institutionnel adapté au temps, ne veut prendre le risque de l'adaptabilité. Nous pouvons le remarquer dans le discours de la plupart des dirigeants face aux deux crises – surtout celle de 2007-2008. Elles sont évoquées comme phénomènes « hors sol » ne dépendant pas de l'état de nos idées ou de nos institutions. Il faudra faire des efforts pour les surmonter, mais ceux-ci ne concernent pas la structure de nos idées et de nos institutions. Quand bien même le « capitalisme financier extrême » ait été identifié comme problème dans la dernière crise, cela n'a pas empêché les décideurs d'injecter de la monnaie dans le système. Alors que le temps court, il a en face les mêmes idées et les mêmes institutions. Dès lors, l'individualisation, qui est une forme de construction de rempart sécurisant à un niveau micro, pali l'absence de changement profond à une situation globalisant. L'individu l'élément « organique » premier de l'économie n'ayant pas la prétention au centenaire ou au bicentenaire des institutions est-il contraint à l'adaptabilité ?

De l'économie mondiale dans le temps long ou de la phénoménologie de l'histoire ?

- 5 La question de l'adaptabilité et du « décalage » entre temps de l'histoire et temps des idées ou des institutions s'articule dans la suite de la démonstration des auteurs. Sous le titre « L'économie mondiale dans le temps long », le national devient l'international auquel sera préféré le concept d'intégration – distinction faite avec l'interdépendance, ou encore la globalisation – comme projet commun, mais toujours autour des États (p. 17, 18.), alors même que « la dynamique économique procède des entreprises » (p.19.).
- 6 La nécessité d'une distinction prévalait ainsi dans l'avènement du concept tout comme du phénomène de globalisation, entre « instrumentalisation » (p.20, 21, 22.) et difficulté de compréhension ou encore de régulation. Un phénomène plus décisif, plus bouleversant, pour le tournant de l'histoire de l'humanité dans son ampleur, par le processus de démocratisation (en termes d'utilisateur probablement) de ses contenus comme l'Internet (p.22, 23.), qui a révolutionné l'ensemble des activités humaines, mais aussi des rapports aux autres, au monde, et qui pousse les auteurs à le préférer au terme de mondialisation (p.24.). Un monde dont le temps et l'espace raccourci vient à nous, soumis à la force divisant de la globalisation (p.25.). Celle-ci « abat les murs » (frontières) aplanissant ainsi le monde malgré ses différences (p.26.)
- 7 Elle se déclinerait en trois vagues (p.26 à 33 : « des Provinces unies à la globalisation contemporaine ») dont le temps long permet de rendre compte ici de son histoire. Une histoire de l'économie monde et du processus des différents temps qui ont conduit à celui que nous vivons. Celui qui traverse l'écrit des auteurs. Ceux-ci arrivent ainsi à faire une relecture de Karl Marx dans le sens de l'histoire, mais surtout une « histoire des idées » au-delà sûrement du « matérialisme dialectique ». Même si, ils le reconnaissent l'exercice de la temporalité de l'histoire – séquence de temps –, pour

mieux saisir la globalisation de « Notre » temps est problématique (p.33, 34.). Ce qui ne les empêche pas d'identifier l'avènement de « Notre globalisation » et de la lier surtout à la « rupture première, ce premier changement d'ordre qualitatif [...] qui [leur] permet de dater la phase actuelle [de la globalisation et] de dire en quoi et pourquoi [elle] est quelque chose de nouveau. » (p.36)

- 8 Du commerce national au commerce global (p.35.) c'est dans la nature des relations que les différents commerces engendrent, mais aussi des types d'organisations et d'institutions qu'il faudra probablement appréhender la rupture. Or les auteurs ne définissent pas explicitement ce concept – même s'ils se réclament du sens braudelien – indispensable à la compréhension des différents temps de l'histoire jusqu'à la « Nôtre » et à son avènement comme nouveauté. La rupture est fondamentale dans le changement institutionnel et la réforme à l'adaptabilité. Les auteurs soulignent à juste titre l'importance des institutions (p.37, 38.) ou le processus d'institutionnalisation qui doit aller avec le temps. Tout comme ils se posent la question de la nature dont seront le prochain temps et la nature des ruptures (p.39.) ou simplement celle de la rupture source des « transformations » (*idem* et *suiv.*)

Des transformations de l'économie mondiale, ou l'articulation de la rupture vers un « retournement du monde »² économique ?

- 9 Trois transformations (p.40.) de l'économie mondiale ont été identifiées par les auteurs pour illustrer la rupture. A) « La montée en puissance de la Chine » (p.41 à 47.) qui semble être dans le sens du temps. Une Chine qui a surtout fait le choix de l'adaptabilité, d'entrer dans la globalisation et de faire profiter son économie en pleine croissance. B) « Les nouveaux réseaux marchands » (p.47 à 52) autre signe du changement illustrant le mouvement (délocalisation, externalisation, transnationalisation) « du centre de gravité de l'économie mondiale de l'Atlantique vers le Pacifique ». Autour de la Chine et dans une certaine mesure du Japon, le mouvement Asie-Pacifique (mais surtout Asie de l'Est et du Sud-est) articule le temps. Enfin, C) le décalage entre « la prise de risque [pour] le temps futur et la prise de risque dans le temps présent » (p.53 à 60). En posant la transaction comme élément incontournable du capitalisme, les auteurs présentent cette troisième transformation comme une interaction entre « un futur et un présent » lié par la monnaie ou le crédit. Une interaction instable, car au cœur des anticipations ou de la spéculation et donc des risques à prendre. Mais cette instabilité n'est pas synonyme de désordre autrement l'interaction débouche sur de la crise, et dans le cas de cette troisième transformation sur une déconnexion entre « futurité » et économie réelle. La crise de 2007-2008 en est un exemple tout comme elle met en évidence la question du crédit, ou du moins celle de la monnaie et principalement l'instrument fondamental au centre des transactions internationales, le Dollar américain.

De la conclusion

- 10 La note de conclusion, « les sociétés ne sont pas une variable d'ajustement » (p.61 et *suiv.*) est un point sur la démarche (historico-contemporaine et réflexive). « Le chemin

parcours » (p.61 à 65.) par les auteurs tout le long de l'ouvrage se révèle être celui de la globalisation. En termes de cheminement, elle est dans la durée longue (histoire du concept et du phénomène) non linéaire, car faite de ruptures. Des changements qui affectent le phénomène tout comme sa conceptualisation, plus particulièrement dans le temps actuel (temps transnational qui fait exister l'État, mais affirme la porosité des frontières) qui est le « Nôtre ». Ils bouleversent l'économie mondiale qui s'organise « plus que jamais [...] autour des grandes entreprises » (p.64.) de l'économie réelle sous influence exacerbée du « capitalisme financier » dérivant. Toute chose qui interroge sur « la route à suivre » (p.65 à 71) en ce qui concerne l'histoire du temps présent et celui à venir. Car des bouleversements, les « idées reçues » semblent ne pas en être ébranlées, du moins profondément pour que les institutions correspondantes puissent prendre la marche du changement réfléchi. Celui autour de la question de « régulation », de la « liberté positive, négative », du « crédit » ou de la « monnaie » ; et aussi celle de la « nature des institutions », leur état tout comme leur adaptation au temps.

De la réflexion que peut susciter un ouvrage court, mais dense.

- 11 1) Une lecture de Braudel (Écrits sur l'histoire, 1969 ; Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle, 1979 ; La dynamique du capitalisme, 1985 ; Écrits sur l'histoire II, 1990) confère une nécessité à la compréhension de l'écrit de Deblock et de Rioux. Dans la compréhension de la notion d'histoire, de rupture, du temps. Le temps comme moment. Le moment d'avènement d'un phénomène, mais aussi moment de sa compréhension. Il est ce qui permet de saisir le phénomène dans sa circulation. Il devient ainsi au pluriel les différents temps du phénomène. Des temps interdépendants et de rupture (Deblock et Rioux), mais pas total, puisque dans la nouvelle ère des indices d'identification permettent une situation datée, toutefois différente, car elle est processuelle et dynamique. Le phénomène de la globalisation offre ainsi une compréhension tout autre à travers ses « trois vagues » (p.26.), mais son identité semble emprunt des différents temps de vagues successives. La compréhension que nous avons du phénomène aujourd'hui ne pouvant renier totalement ce qu'elle était tout comme l'entrée dans une nouvelle histoire du temps qui n'est jamais définitif.
- 12 2) Il serait très pertinent de savoir quel est l'espace de référence du possessif « Nôtre ou nôtre » utilisé par les auteurs. Dans la question de l'adaptation institutionnelle et sa nécessité au temps de la globalisation, le « Nôtre » est-il Québécois, Canadien, Nord-américain, « occidental » ou global, incluant peut-être l'Afrique ? L'Afrique, l'autre absente (apparue une fois, p.52.) de cet excellent ouvrage qui intègre l'approche réflexive et interdisciplinaire – histoire, géographie, économie politique, relations internationales, philosophie politique, etc. –, mais aussi le caractère actuel de certains auteurs mobilisés (Jean Monnet, p.15-16., John Maynard Keynes, p.67.). Une absence alors même que l'espace du monde où se joue une part de l'histoire du temps actuel de la globalisation est africain. Même si les questions de la rupture et de l'adaptation institutionnelle se posent à des degrés et sont de nature différente des autres espaces du monde ; la présence « massive » de la Chine³ sur le continent semble pencher pour l'idée que la globalisation s'y joue sûrement au-delà de la simple caricature de l'Afrique comme marché et pourvoyeuse de matières premières.

- 13 3) De la nationalisation du monde à la globalisation peut-on enfin définir celle-ci, comme une entité dont l'identité (qui permet de la saisir, pour une compréhension du concept et du phénomène) est un cheminement passé, présent et futur. Elle appelle à sortir d'un nous et eux (international), du nous (national) pour penser des idées et d'institutions. Le temps long de son histoire non linéaire montre qu'elle engendre des interactions et des interconnexions. Mais ce temps long révèle que l'épicentre de l'histoire n'est jamais le même. Elle a une temporalité multiple (située d'abord dans les Provinces unies) faite de prise de risques (sur le temps qu'on ne maîtrise : la « futurité ») autorisée par la disponibilité du crédit remboursable. À défaut, un recours à une mise à jour (rendu indispensable par la crise) s'enclenche pour un nouveau cycle d'anticipation (expansion, transactions, constitution de réseaux, circulation de flux à vitesse variable dans le temps). Une identité qui se confond in fine avec celle du capitalisme.
-

NOTES

1. Pierre-Noël Giraud, « Comment la globalisation façonne le monde », *Politique étrangère*, 2006/4 Hiver, pp. 927-928, sur : <http://www.cairn.info/revue-politique-etrangere-2006-4-page-927.htm>
2. Marie-Claude Smouts et Bertrand Badie, *Le retournement du monde, sociologie de la scène internationale*, 3^e édition, Paris : Presses de SciencesPo/Daloz, 1999.
3. Mamoudou Gazibo et Roromme Chantal, *Un nouvel ordre mondial made in China ?* Montréal : de Presses l'Université de Montréal, 2011, Mamoudou Gazibo et Olga Alexeeva, *The African Community in China in the Age of the Renewed China-Africa Cooperation*, Institute of African Development Occasional Paper Series n°16, Cornell University, 2012.